

## LES TRACES D'UN PARCOURS : UNE RÉTROSPECTIVE AU MAMAC, NICE 25 juin 2016 – 8 janvier 2017

Ernest Pignon-Ernest métamorphose les rues des villes en œuvres d'art éphémère. Depuis cinquante ans, ses images d'hommes et de femmes grandeur nature surgissent par effraction dans le champ du réel. L'artiste travaille au fusain, à la pierre noire, modèle les ombres à l'aide de gommes crantées de différentes épaisseurs. Reproduits le plus souvent par sérigraphie<sup>1</sup>, les dessins s'inscrivent à l'échelle 1 dans la rue, créent des parcours, provoquent des découvertes, des face à face avec le passant. L'artiste intervient le plus souvent de nuit, armé d'un rouleau de dessins, d'un pot de colle, d'une brosse et d'un pinceau. L'action fait suite à un important travail de documentation, d'analyse des lieux et de dessin. Le choix des dessins naît du site investi, de son histoire, de son architecture, de sa symbolique, de sa lumière et de son espace ; il le révèle et souligne ses failles, sa part d'ombre, ce qui le hante et que le plus souvent nous ne voulons voir. Puis, l'image est livrée aux caprices du temps qui passe jusqu'à disparaître à nouveau, quand elle n'est pas décollée par un admirateur ou un détracteur, ou préservée telle une image sainte par les habitants du quartier comme à Naples. Par la suite, seuls les croquis préparatoires, dessins et photographies *in situ* rendent compte de l'œuvre.



Pensée par l'artiste, cette rétrospective propose une évocation de ses plus grandes interventions urbaines à travers une sélection de croquis, dessins et photographies *in situ*. Ces documents-images donnent à voir le processus de travail, elles décrivent le travail de construction de l'image, les recherches, les hésitations quant à une posture, une gestuelle, une expression, elles s'attardent sur les détails d'une main ou d'un visage. La présentation de ces images-documents dialoguent avec l'architecture du musée et jouent, par des effets de perspective et de correspondance, la notion de parcours urbain. Offrant un aperçu des engagements politiques et sociaux de l'artiste conjugués à ses exigences artistiques et ses dialogues avec l'histoire de l'art et les grands artistes qui l'ont précédé, l'exposition témoigne des choix éthiques et esthétiques d'Ernest Pignon-Ernest.

Ernest Pignon-Ernest, *La Commune*, Paris, 1971, sérigraphies en situation, © ADAGP, Paris, 2016

L'exposition s'ouvre sur une image conçue pour la prison de Lyon en 2012, évoquant l'*Ecce Homo* [Voici l'homme !]<sup>2</sup>. L'ostension a, chez E.P.-E., l'effet inverse de celui de Ponce Pilate : elle désigne les martyrs que l'on ne voit plus et qui sont pourtant sous nos yeux, replace ces figures dans l'histoire de l'humanité. La première section de l'exposition témoigne de l'attention de l'artiste aux problèmes humains de son temps. Invité en 1971 à commémorer le centenaire de la Commune de Paris, il recouvre les pavés de la capitale d'images de gisants, là où sont tombés ces morts oubliés, pères et fils de la Révolution. Mobilisé contre la politique de l'Apartheid<sup>3</sup>, il inscrit dans sa ville natale une représentation d'une famille noire derrière des barbelés pour révéler ce qu'occulte le jumelage de la ville de Nice avec celle du Cap en Afrique du Sud. E.P.-E. réalise durant cette période, tout en abordant d'autres problématiques, plusieurs interventions à partir d'un travail collectif d'appréhension du thème : *Immigrés* (Avignon, 1975), *Avortement* (Paris, Tours 1975), *Calais* (1975), *Grenoble* (1976), *Expulsés* (Paris, 1978).

L'exposition retranscrit également la force du syncrétisme des interventions. À Naples, sa ville de cœur, il crée entre 1988 et 1995 un parcours reliant la mort à la vie, les mythes fondateurs, païens et chrétiens aux coutumes populaires, en interrogeant la peinture napolitaine et notamment l'œuvre du Caravage : *L'histoire à Naples ne s'efface pas : s'y superposent mythologie grecque, romaine, chrétienne. Mes images interrogent ces mythes, elles tracent des parcours qui se croisent, se superposent, elles traitent de nos origines, de la femme, des rites de morts que secrètent cette ville depuis Virgile...* E.P.-E. L'imbrication des temporalités entre passé et présent,

<sup>1</sup> Procédé d'impression, proche de la technique de pochoir, qui consiste à positionner un film bloquant les rayons ultra-violet sur un écran de tissu enduit préalablement d'une émulsion photosensible, laissant traverser l'encre aux endroits souhaités.

<sup>2</sup> *Ecce Homo* [Voici l'homme] désigne la formule latine énoncée par Ponce Pilate après les scènes de flagellation et de couronnement d'épines du Christ, et plus généralement les représentations de cette scène de l'ostension du Christ.

<sup>3</sup> Pignon-Ernest est l'un des fondateurs du mouvement « Artistes du Monde contre l'Apartheid ».

réalité et fiction, se retrouve dans l'opération d'une inquiétante étrangeté qu'Ernest Pignon-Ernest réalise sur les cabines téléphoniques de Lyon et de Paris en 1996. Des images quasi-surnaturelles d'humains désespérément isolés dans ces blocs vitrés voués à la communication, apparaissent à la vue de tous, seuls, égarés dans une pseudo-modernité froide, distante et sans fraternité. Les dessins combinent la représentation contemporaine d'une figure accablée aux figures archétypes de l'art créent une brèche interstitielle que viennent brouiller les reflets des lumières de la rue zébrant les corps. À Soweto, en 2002, invité à venir travailler sur le sida Ernest Pignon-Ernest imagine une piéta contemporaine, inspirée d'une photographie d'une émeute de 1976 devenue l'emblème visuel de la mobilisation anti-apartheid superposant ainsi l'exigence de deux combats, hier contre la ségrégation raciste aujourd'hui contre la pandémie.



Le parcours de l'exposition amène le visiteur à une galerie de portraits, un florilège de poètes. *« Je me saisis de l'image des poètes de la même façon que j'utilise des images mythologiques, religieuses ou médiatiques comme des symboles, comme des mythes laïques, des icônes païennes. Leur portrait comme un signe culturel témoigne souvent combien ils ont incarné les aspirations, les drames, les tensions qu'ils ont traversées combien ils portent les stigmates de leur époque. Leur image inséparable de l'empreinte et des résonances de leur œuvre, de leur vie et parfois de leur mort.*

Ernest Pignon-Ernest, « Si je reviens », *Pasolini*, Rome, 2015, sérigraphie en situation, © ADAGP, Paris, 2016

*Le typhus et la violence des camps qui tuent Desnos à Terezin, Nerval qui se pend dans la nuit "noire et blanche" d'un Paris glacial, Maïakovski, Artaud, Pasolini... On ne peut pas oublier tout cela quand on les découvre, figurés sur un mur, comme si leur visage disait leur destin... En tout cas, j'essaie d'œuvrer à ça.* » EPE. Ernest Pignon-Ernest a souvent dit qu'il devait plus aux poètes qu'aux peintres. Il n'est donc pas surprenant que des figures de poètes surgissent sans cesse, jalonnent et inspirent depuis le début l'ensemble de son œuvre. De Maïakovski (1972) à Rimbaud (1978), de Pasolini (1980/2015) à Pablo Neruda (1981), d'Antonin Artaud (1997) à Desnos et Nerval (2001/2013), de Jean Genet (2006) à Mahmoud Darwich (2009) place est faite à « ceux de la poésie vécue, autrement dit à ceux qui sans se payer de mot, ont voulu coûte que coûte, à la suite d'Holderlin, habiter poétiquement le monde. Quand la poésie refuse d'être un ornement ou une collection d'afféteries formelles, elle garde trace des expériences vécues et des risques pris. Elle dit le réel mais en le révélant plus vaste, et d'une prodigieuse intensité. Elle conjugue visible et invisible, sursauts intimes et songes partagés. Elle s'impose comme le chant profond des vivants qui ne renoncent pas aux effractions, aux abîmes, aux combats, ni aux enchantements inouïs de la vraie vie ». Il était, en quelque sorte, fatal qu'un artiste comme Ernest Pignon-Ernest multiplie les interventions par les rues et les murs des villes en compagnie des poètes irréductibles, capteurs de signes, porteurs de paroles, de révoltes, d'utopies, et qu'il ne cesse de fixer avec eux des rendez-vous complices.

Les dessins d'Ernest Pignon-Ernest créent autant d'interstices spatio-temporels imbriquant le passé au présent et à l'avenir, l'art et la littérature à l'histoire. C'est sans conteste dans ce syncrétisme que réside toute la puissance de son œuvre. Unique par sa tenue éthique et esthétique, son parcours quelque soit les thèmes abordés, a réussi le rare prodige de concilier un engagement sans concession ni reniement avec une expression artistique d'une extrême exigence. La représentation du corps humain, son inscription dans l'espace public et l'association des références artistiques, littéraires, politiques et sociales visent à interroger la mémoire collective.

**"EXTASES" : UNE INTERVENTION *IN SITU* À L'ÉGLISE ABBATIALE DE SAINT-PONS ; NICE**  
25 juin – 2 octobre 2016



La rétrospective au MAMAC s'accompagne d'une intervention *in situ* dans un site exceptionnel, l'église abbatiale de Saint-Pons surplombant le Centre Hospitalier Universitaire Pasteur. Cet édifice baroque est peu connu du public puisque fermé depuis de nombreuses années. Ernest Pignon-Ernest révèle ce patrimoine dont l'histoire et le rayonnement sont liés à Charlemagne qui avait demandé la création de l'abbaye. Le martyr de Saint Pons torturé par les romains entre en dialogue avec « Extases ». Ces portraits des grandes mystiques chrétiennes rappellent l'amour de l'artiste pour la représentation du corps et les passions humaines.

Ernest Pignon-Ernest, *Extases*, estampes numérisées en situation (détail), [Chapelle des Carmélites, musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis, 2010], © ADAGP, Paris, 2016

L'artiste fait réapparaître, à leur juste place, c'est-à-dire en des lieux de spiritualité, ces femmes jugées un temps pour folles ou hystériques, habitées par l'amour de Dieu, un amour éminemment charnel contrebalancé par un ardent désir de transcendance, de désincarnation. Cette aspiration douloureuse et jouissive est évoquée par les dessins qui semblent comme léviter au-dessus d'un miroir d'eau. Les reflets créent une sensation de vertige narcissique et abyssal. Les courbes dessinées par les feuilles de papier grand format font référence tant au drapé et au linceul qu'au Saint-Suaire, thématiques récurrentes chez Ernest Pignon-Ernest attaché à la mémoire et à l'empreinte des corps, entre apparition et disparition. Ces dessins "portraits imaginés" ont été élaboré à partir de la lecture des textes de ces mystiques, les leurs ou ceux de leur confesseur, on peut y repérer des références au Bernin, à Caravage, à Sodoma, à quelques baroques, à Gérard de Nerval, Pierre-Jean Jouve, Jean-Noël Vuarnet, Claude Louis-Combet, André Velter. L'ensemble a nécessité, sur plusieurs années, plus d'une centaine de dessins préparatoires réalisés avec pour modèle Bernice Coppieters danseuse-étoile des Ballets de Monte-Carlo. Ces mystiques aux passions et tensions contraires, dramatiques et exubérantes, trouvent leur paroxysme dans cette architecture baroque.

**L'empreinte**

Les dessins d'Ernest Pignon-Ernest font écho aux images non faites de la main de l'homme, comme s'ils étaient « déjà-là », dans la mémoire des lieux et se révélaient sur la feuille de papier apposée sur les murs. Ils évoquent les empreintes de corps soufflés sur les murs à Hiroshima après l'explosion atomique, image qu'il reprend au pochoir lors de sa première action, en 1966, sur le plateau d'Albion dans le Vaucluse, en réaction à l'installation prochaine de la force de dissuasion nucléaire française sur le site. L'iconographie du voile de sainte Véronique et celle du suaire de Turin sont des références omniprésentes. De même le corps grandeur nature et une certaine neutralité plastique visent à conférer à ses images les caractéristiques des empreintes et cette faculté dialectique de pouvoir suggérer à la fois une absence et une présence comme des pas sur le sable. Ernest Pignon-Ernest instille ainsi des apparitions miraculeuses au cœur des cités. Il s'inscrit dans la tradition de la guilde de Saint-Luc, corporation de peintres, de graveurs et d'imprimeurs, qui prend ses sources, selon Plinie l'Ancien dans l'ombre portée d'une silhouette sur un mur. Là, déjà, il est question d'empreinte. Ernest Pignon-Ernest poursuit ce désir d'illusion mêlant effet de réel et de fiction à l'instar du mythe de Zeuxis. Souvent est évoquée la dextérité du dessin d'Ernest Pignon-Ernest. Sa technique, très singulière, en apparence classique et naturaliste contribue à suggérer un « effet de réel » et simultanément à affirmer la fiction.